



HAL
open science

L'implication des soldats français pendant la Grande Guerre : mise en perspective des concepts d'engagement, de distanciation, et de maelström

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. L'implication des soldats français pendant la Grande Guerre : mise en perspective des concepts d'engagement, de distanciation, et de maelström. Pascal Lardellier; Richard Delaye-Habermacher. L'engagement, de la société aux organisations, L'Harmattan, pp.59-73, 2013. hal-04721190

HAL Id: hal-04721190

<https://hal.science/hal-04721190v1>

Submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'implication des soldats français pendant la Grande Guerre : mise en perspective des concepts d'engagement, de distanciation, et de maelström.

Par Christophe Dargère

Résumé

Norbert Elias, dans son ouvrage *Engagement et distanciation*, propose de filer la métaphore du maelström en reprenant un roman d'Edgar Poe. Ce concept de maelström peut être considéré comme un système contraignant impliquant des actions de la part de ceux qui sont amenés à en subir les effets. L'engagement ou la distanciation sont alors les deux possibilités permettant à chacun d'évoluer, de composer avec ce système embarquant parfois le destin des individus.

Les conflits armés sont des espaces contraignants pour ceux qui sont appelés à y prendre part, bon gré mal gré, tels les soldats français mobilisés en août 1914 à l'aube de la Grande Guerre. Appelés pour remplir leurs obligations militaires, ayant pour échappatoire à une éventuelle contestation le peloton d'exécution, les travaux forcés ou la détention en prison, les poilus adoptaient des points de vue et des attitudes radicalement divergents. Cohabitaient ainsi des millions d'hommes dont l'opinion allait de l'engagement patriotique sans faille à ceux qui avaient de profonds idéaux pacifistes. Ils étaient pourtant côte à côte dans les tranchées et se serraient les coudes pour affronter les terribles assauts qui marquèrent ce premier conflit mondial. Leurs points de vue divergents apportent un éclairage sur ces opinions opposées.

Afin de mieux saisir les notions d'engagement et de distanciation, nous proposons donc de croiser deux témoignages écrits de soldats français au même profil socio-économique, mais dont les aspirations et les degrés d'implication dans le maelström de la Grande Guerre sont totalement différents.

Introduction

Le concept d'engagement est indissociable du concept de distanciation et de l'environnement qui les structure. Norbert Elias (1993, p. 71 et suiv.) a longuement tissé le lien entre ces deux processus. L'implication consciente et volontaire dans un contexte, un système social, est une forme d'engagement. Le degré d'autonomie permettant des logiques d'action inverses à cet engagement marque la distanciation. L'espace tridimensionnel (temporel, physique et social) au sein duquel se structurent ces deux manœuvres divergentes de « *l'économie psychique* » (Elias, *Ibid.*) alterne les phases d'intensité et de relâchement. Il arrive parfois, dans ces circonstances historiques exceptionnelles considérées comme des « *poussées de civilisation* » (Elias, 1991, p. 277), que les systèmes sociaux atteignent des configurations contraignantes à l'extrême. Tel est le cas pour les deux guerres mondiales qui ont plongé le vingtième siècle dans un maelström aux contraintes paroxystiques. Norbert Elias, dans son ouvrage *Engagement et distanciation*, propose de filer la métaphore du maelström en reprenant un roman d'Edgar Poe (Dargère, 2012b, p. 47) :

« Soient deux frères sur un lac, pêchant dans un bateau, entraînés lentement mais fatalement par un tourbillon au sein duquel ne ressortent que des épaves broyées. Elias nous invite à prendre pour modèle les attitudes du plus jeune. Lors du naufrage, il réussit à se débarrasser de ses affects pour objectiver la situation, malgré l'aspect terrifiant de celle-ci. Il observe de manière distanciée et globale le système qui l'entraîne. Le bateau est pris dans un tourbillon qui semble fonctionner de telle manière, et de ce fait il faudra agir de telle autre pour lui échapper. Cet état d'esprit lui permet de recueillir des faits objectifs sur le système qui l'entraîne, ce qui lui fournit une analyse juste de la situation. Grâce à son discernement, il a su composer avec les contraintes du système. Il a su évaluer sa marge d'action personnelle en se fabriquant une théorie pour agir à partir de son analyse distanciée. Ainsi, il put sauver sa vie en sautant du bateau, s'attachant auparavant à un baril, après avoir constaté que les objets petits et cylindriques flottaient plus longtemps, et résistaient davantage à l'attraction de l'entonnoir fatal. Au contraire, son frère aîné fut tétanisé de peur, paralysé par ses affects, et resta dans le bateau. Il ne put avoir de perspective globale pour mesurer la situation. Il fut dès lors irrémédiablement entraîné par le système contraignant qui le retint prisonnier. Sa marge d'action réduite à néant, le bateau fut entraîné et il mourut noyé. »

Le maelström est donc un système contraignant qui implique des actions et des réactions pour les individus amenés à en subir les effets. L'engagement ou la distanciation sont les deux possibilités qui permettent alors à chacun d'évoluer, de composer avec ce système qui peut s'avérer fatal pour nombre de destins.

Il est possible ainsi de considérer les conflits armés comme des espaces contraignants pour ceux qui sont appelés à y prendre part, bon gré mal gré, tels les soldats français mobilisés en août 1914 à l'aube de la Grande Guerre. Appelés pour remplir leurs obligations militaires, en ayant pour échappatoire à une éventuelle contestation le peloton d'exécution, les travaux forcés ou la détention en prison, les poilus adoptaient des points de vue et des opinions radicalement divergents. Cohabitaient ainsi des millions d'hommes dont l'opinion allait de l'engagement patriotique sans faille à ceux qui avaient de profonds idéaux pacifistes. Ils étaient pourtant côte à côte dans les tranchées et se serraient les coudes pour affronter les terribles assauts qui marquèrent le premier conflit mondial.

Leurs témoignages apportent un éclairage sur ces divergences d'opinion et de position, et permettent de préciser les linéaments de la notion d'engagement.

L'engagement fut pluriel. De nombreuses dimensions l'ont impulsé, qu'elles soient d'ordre politique, religieux, humaniste, spirituel, égoïste, stratégique, républicain, patriotique,

altruiste. Acte de protection du moi, qu'il soit atomiste ou holiste, qu'il concerne la protection de la cellule familiale ou celle de la patrie, l'engagement se révèle par des décisions parfois mûrement réfléchies ou parfois davantage impulsives (Elias, 1993, p. 78) :

« Par ailleurs, garder la tête froide dans une situation dangereuse n'est pas toujours le meilleur garant du sauvetage ou de la survie. Un guerrier, par exemple, peut n'avoir pas d'autre choix que de se jeter farouchement et audacieusement dans le combat. Dans une telle situation, l'audace peut être plus réaliste qu'un niveau élevé de prudence et de contrôle des affects ou de longues pauses de réflexion anticipatrice. La force, l'habileté, la bravoure et un tempérament ardent peuvent représenter ici une plus grande valeur pour la survie qu'une haute capacité à se dominer soi-même, même si un peu de réflexion est toujours utile. »

Afin de mieux saisir le rapport que les concepts d'engagement et de distanciation entretiennent avec celui du maelström qu'ils induisent de fait, nous confrontons deux types d'implication radicalement différents avec les témoignages de Cyrille Ducruy et Georges Curien, deux Poilus de la « Der des Der ».

1) Du désengagement patriotique à l'engagement pacifiste et humaniste : le témoignage de Cyrille Ducruy

Cyrille Ducruy est un agriculteur français âgé de vingt-six ans lorsqu'il est appelé à prendre les armes en août 1914. Originaire d'un petit village du nord du département de la Loire, il subit les effets de la mobilisation. Il parvient néanmoins à se faire classer dans le service auxiliaire auprès d'un capitaine de son régiment. Davantage préoccupé par la gestion quotidienne de sa ferme que par l'avenir de la patrie, il est convaincu à cet instant que la guerre n'allait pas durer, tout comme le pensaient des millions de garçons de sa génération embarqués tous comme lui dans cette effroyable et inéluctable tourmente. L'évocation de son destin dans la Grande Guerre trouve sa source dans le recueil de près de trois cents lettres écrites à son épouse entre août 1914 et septembre 1918 (Dargère, 2010).

1-1) Les raisons d'un désengagement personnel

Cyrille Ducruy n'éprouvait pas de haine envers les soldats d'Outre-Rhin. L'examen de sa correspondance le prouve, sans contestation possible. Ainsi, en septembre 1914, lorsqu'il voit arriver les premiers prisonniers allemands quand il est encore au dépôt de Roanne, il les trouve travailleurs. Mêlé à un régiment de soldats méridionaux, il les considère comme très sympathiques et s'intéresse à leur façon d'être. Catholique pratiquant, il s'émeut du sermon pacifiste d'un évêque, dans la cathédrale du Puy, lors de la messe de Pâques 1915. S'il rit des Ecossais et de leurs fameux kilts, il ne les considère pas moins comme des hommes beaux et agréables. Que dire de l'arrivée de soldats sénégalais dans son régiment ? Passée la comparaison de leur couleur de peau avec les obus, il trouve que le mélange avec les soldats blancs constitue « une belle armée » (*Ibid.*, p. 178). Cyrille Ducruy voyait l'humanité comme un ensemble d'hommes, sans distinction de race. Cette approche universaliste est remarquable à l'époque, surtout pour un agriculteur qui n'évoluait pas dans un environnement social propice à un haut degré d'élévation intellectuelle. Dans l'extrait suivant, il ne dissocie pas Français et Allemands, les considérant comme des victimes soumises et associées dans l'adversité, face à la rationalité impitoyable d'un monde dirigé par des politiques et des militaires. Selon lui, ceux qui détiennent ces pouvoirs sont responsables d'un gigantesque massacre humain (*Ibid.*, p. 127) :

*« Où nous sommes il a été ramassé près de 500 000 cadavres boches et Français ces jours passés. (...) C'est vraiment affreux de penser qu'on est au vingtième siècle et de voir martyriser les hommes comme on le fait. »**

Son discours ne change pas en août 1916, après de longs mois passés au front. D'après notre soldat, les combattants allemands sont des martyrs, au même titre que les Français (*Ibid.*, p. 140) :

« Si la guerre durait encore six mois, je ne sais pas trop comment cela irait car nous les pauvres martyrs en ont assez de cette vie et on ne se sent plus de courage aussi bien d'un côté que de l'autre. »

Ce propos résume bien la pensée de Cyrille Ducruy. Pour lui, l'ennemi est cette haine aveugle et universelle ancrée quelque part dans la nature humaine, bien en-deçà des frontières territoriales. Cette pulsion destructrice, il la conceptualise avec le terme « militarisme ». Ici, il évoque une nouvelle fois la condition identique des Français et des Allemands, soumis à l'épouvantable expérience du front, cette condition commune s'avérant analogue à celle des esclaves (*Ibid.*, p. 215) :

« Si au moins cette maudite et criminelle guerre pouvait finir de bientôt et anéantir ce militarisme qui nous rend esclave aussi bien d'un côté que de l'autre. »

Cette capacité à pouvoir s'extraire du contexte inhumain de la tranchée est d'une exceptionnelle lucidité, car les hommes du camp d'en face blessent, tuent chaque jour un compagnon de chambrée ou un frère d'armes. Ce discernement remarquable est la preuve d'une conscience humaniste aiguisée. En fait, Cyrille Ducruy voit la guerre comme une « guerre sociale », telle que la considérait Henri Barbusse (Audouin-Rouzeau (1994). Le constat suivant est éloquent (*Ibid.*, p. 221) :

« Il nous faudra aller jusqu'au bout et peut-être jusqu'à la mort pour garantir et assurer de bons revenus aux capitalistes qui ont engagé leur capital dans ce métier criminel, et n'avoir toujours que ce seul droit : se taire. »

Ces propos anticapitalistes sont également teintés d'une critique ironique de la modernité et des progrès techniques qu'elle induit, et qui, d'après lui, se retournent contre l'homme (*Ibid.*, p. 150) :

« On nous distribue ces jours des revolvers et des couteaux. Nous allons devenir de véritables assassins, c'est le progrès de la science. »

Notons que Cyrille Ducruy, s'il épargnait à son épouse des descriptions sordides du front, bravait tout de même la censure et s'exposait à de considérables risques de sanctions.

1-2) Combattre le stigmaté et combattre l'ennemi

Reprenons maintenant le parcours de Cyrille Ducruy. En août 1914, il parvient à se faire verser dans le service auxiliaire. Il se retrouve donc « embusqué », d'abord à Roanne, près de chez lui, puis au Puy-en-Velay, et enfin à Clermont-Ferrand. Cette logique d'action qui peut

* **Note :** Par souci d'authenticité, les courriers des soldats ont été reproduits dans leur orthographe originale.

s'interpréter comme un désengagement patriotique, sa famille va le payer cher. En effet, Cyrille Ducruy est épargné au moment où la guerre s'enlise, que les hommes reviennent dans leur foyer terriblement mutilés, gravement estropiés, considérablement traumatisés, parfois même totalement aliénés. En cette période, la liste des soldats morts pour la France s'allonge, en même temps que les tas d'obus usagés s'amoncellent sur le champ de bataille (Dargère, 2012a, p. 17) :

« Ceux qui ne sont pas encore mobilisés, ou ceux qui ne sont pas encore partis dans les zones de combat sont considérés comme des planqués injustement privilégiés par rapport à ceux qui ont perdu la vie ou qui sont diminués dans leur intégrité physique et mentale. »

Cantonné dans des dépôts situés à plusieurs centaines de kilomètres des lignes de front, il coule des jours tranquilles, à l'arrière, bien loin des zones périlleuses. Mais les jalousies relatives aux destins très divers que le sort a réservés aux Poilus deviennent un véritable poison qui envenime les relations sociales dans les villages français. C'est ainsi que son épouse va lui faire une demande particulièrement déroutante. La réponse de Cyrille Ducruy à cette « suggestion » en témoigne (Dargère, 2010, p. 64) :

« Le Puy, le 3 mai 1915

Chère Marie,

J'ai reçu ta lettre avant-hier soir où tu me dis que je ferai peut-être bien de demander à partir. Je te dirai que je suis sur la liste du premier détachement d'auxiliaires. On devait même partir il y a deux ou trois jours mais ça a été retardé et je ne sais pas quand est-ce que l'on va partir. »

Pourquoi une jeune femme éperdument amoureuse de son époux en vient à lui demander de partir combattre, au risque de sa vie ? La réponse réside dans le fait qu'elle souffre au quotidien d'une situation intenable, à tel point qu'elle en vient à demander à son cher mari d'aller combattre pour restituer l'honneur familial. Cette requête paradoxale qui consiste à demander à l'homme de sa vie, au père de sa petite fille d'aller « au casse-pipe » pour « faire de la chair à canon » montre la forte pression subie par ceux qui sont encore épargnés. Ainsi, les « chanceux » qui n'ont pas à faire les frais d'une tragédie familiale vont subir en retour une sanction sociale infligée par ceux qui ont payé le prix fort. En cette période intensément dramatique, la souffrance se partage, se répartit. La jeune femme doit alors se positionner (Dargère, 2012a, p. 18) :

« Entre l'insupportable humiliation de voir l'opprobre jeté sur sa famille et l'angoissante idée de savoir son mari exposé au danger en permanence, la jeune femme doit trancher. Elle fait un choix rationalisé et préfère assumer la souffrance du déchirement et de la mort, plutôt que de vivre les effets de la sanction sociale. »

La force du stigmatisme conduit alors à cet invraisemblable paradoxe : une jeune femme fait le choix de préserver l'honneur de la famille, mais cela implique que son mari parte au front et qu'il soit donc en permanence exposé à la mort, plutôt que d'être en sécurité, mais avec sa famille exposée à la stigmatisation. Cet exemple éloquent montre l'impact considérable de la pression sociale sur une prise de décision en mettant l'accent sur les facteurs générateurs du processus d'engagement.

1-3) Synthèse

Cyrille Ducruy se rendait bien compte que le conflit s'enlisait peu à peu. Sans jamais cesser de croire que la guerre pouvait finir d'un instant à l'autre, il fit son devoir sans conviction. Effrayé à l'idée de mourir loin de son pays, il avait terriblement peur de tuer un homme qui, au même titre que lui, était un père de famille, un travailleur sans histoire. Cyrille Ducruy avait le même état d'esprit que la très grande majorité de ses camarades (Klochendler / Le Naour, 2008, p. 50) :

« Selon Louis Mairet, qui sera tué lors de l'offensive Nivelle de 1917, le soldat " ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la patrie. Il se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut pas faire autrement". »

Durant toutes ces années, Cyrille Ducruy ne craqua pas. À l'inverse d'autres compagnons, il ne s'est pas automutilé et n'a pas tenté de mettre fin à ses jours. Il n'a pas déserté et ne s'est pas rendu à l'ennemi. Il n'était pas insoumis, ni animé non plus par le moindre sentiment patriotique. Il a tout simplement accompli son devoir, dans l'obligation de combattre. La seule haine qu'il éprouvait, et qu'il affichait de plus en plus, concernait ses supérieurs, responsables selon lui de la boucherie humaine que constituèrent les combats de Verdun et de la Somme. Cet homme incarnait la représentation typique du combattant français. C'était un mari aimant, un bon père de famille, un paysan travailleur, amoureux de sa terre et de ses bêtes. Camarade honnête et serviable, il pratiquait la religion chrétienne en fidèle dévoué. Cyrille Ducruy est rentré chez lui en automne 1918, l'esprit marqué à tout jamais, blessé au coude pour le restant de ses jours. Pendant ces interminables années d'angoisse, de doute, de souffrances physiques, de détresse morale, il n'a cessé d'écrire à son épouse, de penser aux siens, à sa ferme, à son village. Ballotté sur le front, de l'est au nord de la France, il craignait d'être embarqué d'une minute à l'autre vers les destinations les plus folles (la Grèce, la Serbie, la Turquie). Subissant des conditions météorologiques extrêmes (chaleurs caniculaires de l'été 1916, grandes gelées de février 1917), soumis à l'insalubrité et à l'inconfort du monde inhumain des tranchées ainsi qu'aux ordres aléatoires et inhumains d'un pouvoir militaire qu'il maudissait, il fit « sa guerre ». La conduite stratégique de Cyrille Ducruy se traduit par un désengagement patriotique. En certaines circonstances, il aurait pu basculer dans la désertion (Dargère, 2010, p. 183) :

« Tout s'est bien passé en arrivant, notre régiment a été relevé hier matin des avant-postes, nous n'y avons pas monter. On a voulu nous y faire monter mais au lieu d'aller aux avant-postes nous nous sommes couchés toute la journée dans un bois et quand notre compagnie a descendu la nuit suivante on les a rejoint. Nous étions trois pas bileux, personne en a rien dit. La prochaine fois qu'on retourne en permission, Démure et moi nous voulons prendre au moins 15 ou 16 jours, il vaudrait bien mieux que cela finisse avant. »

Les profondes convictions humanistes qui structurent sa pensée, la dimension universaliste qui éclaire sa vision des choses sont totalement incompatibles avec l'engagement militaire. Il est très complexe de parvenir à composer dans un système excessivement contraignant qui ne laisse presque aucune marge de manœuvre à l'action libre et choisie. En effet, en plus de la sanction sociale, et comme il a été précisé, ceux qui refusent de combattre ou qui désertent n'ont d'autres alternatives que le peloton d'exécution, les travaux forcés ou la prison. La Grande Guerre est un maelström terrible qui annexe les structures psychiques des soldats et s'approprie le destin de millions de familles. Dans ce contexte, l'implication de la personnalité est totale. La vie quotidienne est rythmée par l'horreur des tranchées. L'action

individuelle se soumet aux ordres des États-Majors, elle se fond dans un phénomène de massification déshumanisante, là où la notion de personne s'éclipse derrière l'intérêt commun. Les possibilités de distanciation demeurent cependant. Comme certains prisonniers parviennent à s'extraire des conditions matérielles de leur détention, Cyrille Ducruy est parvenu à tenir physiquement et psychologiquement en préservant, si ce n'est en gardant intactes ses aspirations idéologiques. Mais il faut de considérables ressources pour ne pas sombrer dans l'aliénation. La monomanie et la neurasthénie guettent à chaque instant l'intégrité mentale et l'équilibre psychique du soldat. Nombre d'entre eux ont sombré (Chevallier, 2008, p. 242) :

« Lorsque la peur devient chronique, elle fait de l'individu une sorte de monomane. Les soldats appellent cet état le cafard. En réalité, c'est une neurasthénie consécutive à un surmenage nerveux. Beaucoup d'hommes, sans le savoir, sont des malades, et leur fièvre les pousse aussi bien au refus d'obéissance, aux abandons de poste, qu'aux témérités funestes. »

Cyrille Ducruy avait une idée de la condition humaine qui dépassait les frontières et les nationalités. Pris dans le maelström de la Grande Guerre, son engagement idéologique fortement humaniste était incompatible avec l'engagement guerrier requis pour le front. Les aspirations pacifistes qui organisaient sa pensée se retrouvèrent dans ses écrits, et sans doute dans sa manière d'agir en situation périlleuse sur le front, après qu'il eut tenté de le fuir et qu'il fut contraint de le rejoindre, soumis au maelström du stigmaté et de la sanction sociale. Il acheva « sa guerre » hospitalisé pendant près d'un an pour une blessure au coude. Il revint à la vie civile, eut deux autres enfants et mena une vie paisible jusqu'à sa mort en 1954.

2) L'engagement patriotique et combatif dans la Grande Guerre : le témoignage de Georges Curien

Georges Curien est un modeste employé de scierie vosgien lorsque la guerre éclate. Père de deux fillettes nées en 1905 et en 1906, c'est un bon époux qui chérit sa femme Marie-Amélie. Au début du conflit, il est âgé de 37 ans et se retrouve versé dans l'armée territoriale. Georges Curien a consigné son quotidien au jour le jour dans un carnet de bord qu'il rédigeait pendant les instants de répit que la guerre pouvait lui offrir. Son arrière-petit-fils paternel a retranscrit et commenté ce témoignage sous la forme d'un ouvrage passionnant (Mansuy, 2001). Ayant pourtant l'âge d'être un « *pépère de la Territoriale* », il s'engagea dans la lutte avec force et détermination pour se rendre acteur du conflit.

2-1) Convictions et engagement personnel

Georges Curien vouait une haine farouche aux soldats d'Outre-Rhin. En ce sens, son carnet de guerre fourmille de propos belliqueux et hostiles. Il possède une haute conception de l'honneur, un profond sens patriotique et une idéologie « anti-boche » particulièrement prononcée. Quand certains soldats tentent de fuir les zones de combats par tous les moyens possibles (baratin avec les gradés pour obtenir des permissions, des fonctions d'embusqués ou des séjours hospitaliers, mais aussi désertion et automutilation), Georges Curien attend son heure pour aller en découdre (*Ibid.*, p. 28) :

« L'ordre de tirer nous parvient trop tard malheureusement car nous aurions pu étrener nos fusils. »

Le « baptême du feu » est effectif dès les premiers instants de la guerre pour un grand nombre de soldats. Mais il est différé pour ceux qui sont notamment versés dans les régiments territoriaux, ou les régiments de réserve, lesquels sont constitués d'hommes plus âgés. Georges Curien fait partie de ce type de contingents. Il est ainsi cantonné à l'arrière. Nous n'irons pas jusqu'à dire que cette situation est une profonde frustration pour lui et qu'il ronge son frein à l'arrière. Mais son propos est tout de même éloquent et révèle une impatience grandissante quand il s'agit d'aller au « casse-pipe » (*Ibid.*, p. 29) :

« *Nous rentrons donc comme nous étions partis, espérant à une partie remise.* »

La déception qui se lit entre les lignes n'est sans doute pas exclusivement inhérente au fait « *d'avoir le bonheur d'en décrocher un au bout de notre fusil* » (*Ibid.*, p. 27). Georges Curien veut s'inscrire dans le contexte guerrier. Il souhaite participer activement aux événements historiques qui se déroulent à quelques kilomètres de lui, désireux de prendre part aux combats (*Ibid.*, p. 30) :

« *Nous quittons la première ligne où, peut-être, nous aurions pu faire le coup de feu. Nous croyions pouvoir donner et pouvoir dire « j'étais là »* »

Le fait de dire « *j'étais là* » marque un profond désir d'ancrage dans la réalité sociale, mais aussi historique. La pensée de cet homme est une oscillation permanente. Elle penche vers une tendance où se manifestent le plaisir de pouvoir se battre et la perspective grisante de pouvoir ôter la vie à des soldats allemands. Nous sommes ici dans des projections psychologiques d'ordre individualiste, où l'acte répond à des stratégies personnelles d'engagement. Mais la pensée de Georges Curien est aussi animée par des conduites d'ordre holistiques, dictées par le sentiment d'une appartenance collective et une haute conception de l'honneur. Le soldat vosgien évoque la notion de plaisir, qui mobilise des ressentis personnels (*Ibid.*, p. 31) :

« *Si cela continue, nous n'aurons pas le plaisir de faire le coup de feu.* »

Le plaisir se combine ainsi avec le concept de l'honneur relatif à une symbolisation dont la dimension est inhérente au collectif (*Ibid.*, p. 42) :

« *Dire que l'on n'aura pas l'honneur de tirer un coup de fusil, car l'ordre ne nous est pas donné d'avancer, et l'ordre est formel.* ».

Pour Georges Curien, les soldats allemands sont des hommes à part. Si en de rares occasions il leur attribue une dimension humaine en les qualifiant de « *sale individu* » (*Ibid.*, p.39) ; ou de « *tristes voisins* » (*Ibid.*, p. 39), en de maintes occasions il emploie des termes d'une violence symbolique inouïe pour les nommer. Ainsi, il n'hésite pas à parler de « *race maudite* » (*Ibid.*, p. 27 et p. 36) et de « *hordes tudesques* » (*Ibid.*, p.69). Ce processus de déshumanisation repose sur un profond clivage induit par le terme « *race* » et sur une charge systématique contre les soldats d'Outre-Rhin qui seraient responsables de tous les maux, de façon nettement diabolisée, l'emploi du terme « *maudit* » évoquant la malédiction divine. Enfin, ce processus de déshumanisation repose aussi sur une absence d'empathie, mise en évidence par une considération personnelle : (*Ibid.*, p.43) :

« *Ni pertes ni incendies heureusement, mais ces monstres s'acharnent toujours sur nos malheureux blessés, ils n'ont donc rien à la place du cœur !* »

Cette juxtaposition de préjugés, dont le but est le dénigrement total d'une entité collective, se construit par l'intermédiaire de représentations et de stéréotypes de deux ordres. Il y a en premier lieu des idées relevant pratiquement de la mystique nationaliste (*Ibid.*, p. 45) :

« *Puissent ces frères d'armes lutter victorieusement pour l'émancipation de leur territoire et coopérer avec nous à l'écrasement du monstre et à l'anéantissement de la barbarie teutonne.* »

Le terme « *barbare* » véhiculant les mêmes clichés relatifs à des considérations historiques est récurrent dans ses écrits (*Ibid.*, p 47) :

« *Que de victimes inutilement sacrifiées et quels barbares sont-ils ! Ils n'ont, je crois, que la pensée du crime.* »

2-2) Venger l'affront, défendre sa terre et sa Patrie

Comme nous l'évoquions précédemment, l'engagement de Georges Curien n'est pas uniquement la conséquence d'une haine viscérale qu'il entretient à l'égard des combattants allemands. Le socle de cet engagement est également construit par une haute conception de l'honneur. On retrouve ici une conduite qui se structure en fonction de l'entité collective, au sein de laquelle se fonde l'acte individuel qui se projette légitimement en un acte sacrificiel (*Ibid.*, p.32-34) :

« *Mais, quoi qu'il arrive, ayez la fermeté de vous dire que si cela arrive, ce sera glorieusement que je serai tombé pour notre mère à tous, notre Patrie, la France bienaimée.* »

Si « l'aversion du boche » trouve aussi ses fondements dans un processus réactif individuel, le patriotisme est le résultat d'une approche construite sur du long terme : la guerre se prépare depuis longtemps. Le conditionnement des soldats prend effet dès l'école primaire, où l'on manipule les écoliers en formatant les esprits contre l'Empire d'Outre-Rhin. Georges Curien ayant grandi dans un territoire frontalier, il fut élevé dans cet esprit (*Ibid.*, p. 9) :

« *C'est qu'ils ont été élevés, comme toute une génération de Français, dans le souvenir de la défaite et de l'occupation, que leurs parents ont vécues.* »

L'école fut un élément essentiel dans la construction d'un sentiment patriotique puissant, à tel point que le don de sa vie à la mère patrie devait aller de soi pour tous les garçons nés entre les années 1870 et 1900. Le remarquable ouvrage d'André-Roger Voisin, *L'école des Poilus*, montre à quel point le rôle de l'école fut déterminant dans cette planification du conflit. L'auteur a scrupuleusement recueilli des extraits de manuels scolaires particulièrement édifiants. L'on retrouve ainsi dans toutes les matières (l'histoire, la lecture, la géographie, le vocabulaire, la rédaction, la grammaire, la conjugaison, l'orthographe, la dictée, le chant, la récitation, l'écriture, le calcul, la gymnastique) des exercices ou des discours d'endoctrinement. Les exemples les plus éloquents concernent la morale. Voici par exemple ce que l'on pouvait trouver dans un livre d'histoires courantes (Voisin 2007, p. 19.) :

« *N'oubliez pas, chers enfants, que les leçons patriotiques de vos instituteurs doivent préparer à la France de bons soldats pour l'avenir et qu'un peuple dont les citoyens préfèrent une mort glorieuse à un lâche repos est invincible.* »

Georges Curien était vosgien. L'endoctrinement « anti-boche » était encore plus virulent dans ces contrées limitrophes avec l'Allemagne. À proximité de ces « régions perdues », on se prépare depuis longtemps à la revanche de 70. C'est pourquoi le don de soi prend tout son sens. Il se fonde avec la notion de conquête territoriale (Mansuy, 2001, p. 48) :

« Gloire à ces héros qui ont payé leur tribut à la France. Je salue aussi ces trois victimes tombées au champ d'honneur, et pieusement je me suis incliné sur leur corps qui maintenant reposent sur ce coin de France qu'ils ont si vaillamment défendu. »

La bravoure et le courage sont des comportements requis pour Georges Curien. En toute situation, le soldat français doit faire preuve d'héroïsme et de fierté (*Ibid.*, p.67) :

« Le lendemain, ils s'en trouvaient encore qui étaient restés sous la pluie pendant 26 heures. J'ai vu cela et j'admire ces braves et l'esprit bien français qui les anime après 12 mois de campagne. Soit donc fière, belle France, de posséder de tels enfants. »

L'appartenance collective à une entité territoriale est ici sacralisée. Verser son sang dans les tranchées de sa nation est un devoir glorifié, salué par la patrie et l'appréciation divine. En tant que Vosgien, « Il a pour ainsi dire installé sa tranchée devant la porte de son logis. » (*Ibid.*, p.9). Comme les autres hommes « de la frontière », ils se battent « d'abord pour se défendre. Ils protègent leur pays, bien sûr, mais surtout leur « petite patrie » : terre natale et famille. » (*Ibid.*). En chrétien pratiquant, il est le témoin indigné de la destruction de lieux sacrés, mais aussi, et surtout, c'est en homme du pays qu'il assiste à la destruction de sa région. Ainsi, le territoire est l'objet d'une identification animiste quand il évoque son « Pauvre Rambervilliers » qui a « souffert » (*Ibid.*, p. 26). C'est aussi une projection et un transfert affectif, comme lorsqu'il baptise « son gourbi » au nom de sa femme, Marie-Amélie (*Ibid.*, p. 38). Symboliquement ou concrètement, la terre fait corps, elle est viscéralement en lui. À plusieurs reprises, il souhaite que « la terre soit légère » (*Ibid.*, p. 48) à des compagnons d'arme enterrés. En réponse à l'invasion de son territoire, il faut non seulement « sauver sa peau », défendre sa famille et ses proches, mais aussi, selon une forme de troc psychanalytique compensatoire, venger la mort des camarades et la destruction du pays, terre natale et mère patrie (*Ibid.*, p. 69) :

« Mais avant de terminer cette année, j'adresse à toutes les victimes du devoir tombées au champ d'honneur un salut fraternel. Qu'ils seront en paix, ils seront vengés. (...) L'année nouvelle a commencé, saluons-la avec respect, et demandons-lui que dans son cours se lève le soleil de la victoire, qu'il brille d'un vif éclat, non pas sur la ligne bleue des Vosges mais vers le Rhin. C'est le vœu des poilus, c'est le vœu des familles, c'est aussi hélas le désir de tous ceux qui sont tombés glorieusement pour la défense du sol natal et pour en interdire l'accès aux hordes tudesques. »

2-3) Synthèse

La sacralisation et la symbolisation de la notion de terre est un processus fondamental pour comprendre le parcours de Georges Curien dans la Grande Guerre. Son engagement est directement lié à des intérêts personnels et à une aspiration idéologique où le monde est clivé. Selon lui, il y a les bons compagnons français qui se comportent héroïquement et il y a les soldats allemands dont les « actes barbares » les rangent dans une catégorie « maudite » à rayer de la surface de la Terre. Ces aspirations violentes se retrouvent chez des soldats originaires de contrées lointaines, qui ne sont pas nécessairement proche des régions qui

furent le théâtre de la défaite de 1870. Ainsi, l'extrait suivant évoque ce même genre d'hostilité. Il provient d'un carnet de bord rédigé par un jeune soldat natif du Roannais, tout comme Cyrille Ducruy (Dargère, 2011, p. 17) :

« Mais quoique blessé je suis très heureux d'avoir eu le plaisir de descendre ma part de ces scélérats que nous appelons les Boches, lesquels sont venus nous assassiner chez nous, mais je vous assure que très nombreux seront ceux qui resteront en France. Dans tous les coins, dans les bois et partout, il y en a qui dorment. Ceux-là seront pour toujours inoffensifs. Malheureusement, trop de Français ont subi le même sort. »

La pensée guerrière radicale, la vision unilatérale de la source du conflit ne sont donc pas réservés à la condition du frontalier. L'école, comme nous l'avons évoqué, joue un rôle considérable dans la transmission de l'idéologie « anti-boche ». L'endoctrinement militaire est un phénomène qui se diffuse lors du service antérieur à la mobilisation d'août 1914. Il trouve tout naturellement son paroxysme dans les tranchées, lorsque les combats font de véritables saignées dans les effectifs. D'autres agents socialisants contribuent à véhiculer la profonde haine du soldat d'Outre-Rhin. Ainsi, le discours chrétien est parfois sans équivoque. En témoigne ces propos consignés dans le carnet de bord d'un prêtre rhodanien (Association Média-Tics, 2010, p. 21) :

« Les boches sont toujours en France. Ils dévastent nos provinces du nord et sont convaincus que la France envahie demandera grâce. De notre côté, nous croyons le contraire. Nous sommes persuadés que l'année qui va bientôt commencer, verra l'écrasement de nos redoutables ennemis rejetés hors de notre territoire, et nous amènera la paix victorieuse. »

Ce point de vue recoupe le raisonnement de Georges Curien. Sur fond de pratique ritualisée, se combinent patriotisme, engagement guerrier et repas de famille (Mansuy, 2001, p. 76) :

« Ce matin donc, l'adjudant Grosjean, en venant m'éveiller, m'annonce notre citation à l'ordre du Régiment. J'en suis heureux, non seulement pour moi, mais aussi pour mes trois chéries auxquelles je réserve la surprise pour le jour de la première communion de ma grande fille. Comme je viens de l'écrire, pour ma grande chérie, ce sera donc triple fête. »

Ce témoignage recoupe en partie le lien qui existe entre la pratique religieuse et l'idéologie guerrière. La « triple fête » évoquée par le soldat rassemble trois notions clefs qui déterminent et structurent sa pensée, mais aussi la pensée d'une grande partie des hommes du rang. En effet, se mélangent dans cette « triple fête » la célébration d'un sacrement religieux, et celle d'une distinction militaire, le tout s'inscrivant dans le cadre d'une réunion familiale où il fait bon se retrouver ensemble. Pour résumer, nous avons donc la religion, la famille, le militarisme. Nous avons là trois des quatre institutions les plus socialisantes au début du vingtième siècle (avec l'école).

Georges Curien ne se plaignait jamais des conditions exécrables qu'il devait endurer au front. Il ne critiquait pas les actes de ses supérieurs directs, il n'était pas hostile à la manière dont la guerre était conduite par les États-Majors français. Une seule fois, il concède un profond « cafard » bien vite refoulé les jours suivants. Notre soldat vosgien est un homme pour qui la dignité est une attitude à tenir quoi qu'il advienne. En toute circonstance il se ressaisit et ne s'épanche pas sur son mal-être, ni sur des considérations philanthropiques. Son carnet de guerre est d'une grande pudeur, même si l'on devine bien entre les lignes la frustration de ne pouvoir être aux côtés des siens. Il mène sa guerre d'une manière rationnelle dans le but ultime de repousser les Allemands hors de France, de reconquérir l'Alsace et la Lorraine, avec

le désir sous-jacent d'éliminer « *cette race maudite* » qui a souillé sa terre natale. Ce bon père de famille put être le témoin heureux de l'accomplissement de ses vœux les plus chers. Sa terre fut rendue à la France, sa famille qu'il chérissait en bon père et en bon époux fut définitivement à l'abri de la menace germanique. Hélas, son retour à la vie civile ne s'inscrivit pas dans la durée. Il mourut en 1922, un peu plus de trois ans après l'Armistice.

Conclusion

En associant les destins de Cyrille Ducruy et de Georges Curien l'on s'aperçoit qu'ils ont de nombreux points communs. Hommes de la campagne, ils ont un profond ancrage, un enracinement considérable pour « leur pays » qui peut expliquer leur forme d'engagement (Mauss, 1997, p. 205) : « *Il est vrai qu'à la campagne, toutes les négociations et tous les engagements se terminent à la terre.* ». Hommes d'origines modestes, ils exercent leur activité dans la France rurale. Pères de famille et époux modèles, ce sont des chrétiens fidèles qui affichent une grande honnêteté. Pourquoi leur vision du conflit et leur implication dans la Grande Guerre sont-elles aussi divergentes ?

Dans le maelström qui les embarque contre leur gré dès la mobilisation d'août 1914, chacun va se dégager une théorie. Pour Cyrille Ducruy, la protection des siens passe par sa présence à leur côté. La stratégie envisagée se traduit par des comportements de repli et de fuite. La religion catholique lui a inculqué l'horreur du meurtre et a fait de lui, objectivement, un pacifiste : il était effrayé par la perspective de tuer un homme. Enfin, ses aspirations idéologiques sont anticapitalistes, antimilitaristes et très critiques à l'encontre de la modernité. Ceci est plutôt surprenant pour un paysan du début du 20^{ème} siècle éloigné de ces idées qui caractérisent plutôt le monde ouvrier ou urbain. À l'inverse de Cyrille Ducruy, Georges Curien possède une forte identité culturelle. Vosgien, il est versé dans un régiment à dominante vosgienne. Il combat sur ses terres. Ainsi, la stratégie qu'il adopte, en réaction à l'invasion allemande, est une entière implication dans le conflit. Il devient sergent, affiche un esprit patriotique résistant à toute épreuve, ne critique jamais ses chefs militaires et ses dirigeants politiques. Pour lui, la protection des siens passe par un comportement d'engagement total sur les lignes du front.

Il est intéressant de voir que ces deux soldats français sont de convaincus pratiquants religieux. Ceci permet de constater que la vision chrétienne de l'engagement dans le conflit 14-18 (tout comme pour 39-45 d'ailleurs) est tiraillée entre une position universaliste relativement pacifique et une position patriotique particulièrement engagée dans la lutte. Si Georges Curien possédait une haute conception de l'honneur, de la gloire, du sacrifice et de la dignité, il ne faut pas interpréter l'attitude de distanciation de Cyrille Ducruy comme de la lâcheté. Pour le soldat ligérien, rester digne revient à ne pas sombrer dans des comportements bestiaux où, fort de la dimension universaliste qui l'anime, il en viendrait à tuer un homme comme lui, c'est-à-dire un époux et père de famille sans histoire, travailleur et croyant. Cette vision des choses est plus atomiste, et paradoxalement plus distanciée que celle de Curien, dont l'approche, de dimension holiste, (sens du sacrifice, esprit solidaire) est une forme d'engagement.

La définition que l'individu se fait de situations, de contextes, résulte d'une négociation avec ses aspirations profondes (idéologiques, politiques, religieuses), ses intérêts personnels (famille, possession de biens, de statuts ou de fonctions) ainsi que la capacité psychique qu'il a de pouvoir se rendre acteur pour peser sur ces situations et contextes. Cette forme de négociation avec soi et avec autrui scelle les processus d'engagement et de distanciation.

Pour Gilles Herreros, l'engagement est de deux ordres. C'est en premier lieu une conduite induite par « *la conscience d'être dans un rapport d'implication au monde et donc du souci de responsabilité quant à la conséquence de ses actes sur ce monde* » (Herreros, 2002, p.

169). C'est aussi un acte de décision pour lequel l'individu « *se met en jeu partiellement ou totalement* » (*Ibid.*).

Ainsi, le fait de s'engager est une conduite sociale qui marque la possibilité et la volonté d'agir face à des événements sociaux, qu'ils soient insignifiants (comme dans la vie quotidienne), ou fondamentaux (au risque de sa vie ou de celle des autres). Dès lors, le processus d'engagement consiste à découvrir les circonstances qui ont poussé l'individu à penser que c'était une bonne idée, à un moment donné de son histoire, de faire tel choix plutôt qu'un autre. Pour ces soldats français, les calculs stratégiques sont de deux ordres. Selon Weber (1995, p. 55-56), le comportement de Curien serait plutôt « *rationnel en valeur* », c'est-à-dire soumis à des actions fortement connotées d'un point de vue symbolique. Concernant Ducruy, il s'agirait plutôt de ce que Weber nomme « *le comportement rationnel en finalité* », où l'action justifie une fin sans qu'elle n'accorde d'importance aux moyens employés pour y parvenir (*Ibid.*).

L'engagement et la distanciation sont des processus réactifs au maelström. Lorsque celui-ci s'invite dans un cadre historique imposant une réalité sociale contraignante aux individus, l'engagement et la distanciation ont pour effet de révéler les degrés d'implication de la personne, eux-mêmes en rapport avec le pouvoir d'imprégnation exercé sur leur structure psychique. Si l'exemple des positions diamétralement opposées de Cyrille Ducruy et de Georges Curien est parlant, que dire des choix qui s'offraient à la population française pendant l'Occupation, de 1940 à 1944, dont l'écrasante majorité fut une masse silencieuse, et dont une infime partie fit soit le pari de la résistance, soit celui de la collaboration témoignent aussi d'un engagement véritable dans le maelström ? Anselm Strauss (1992, p. 46) pose ainsi le sens du sacrifice et de l'engagement total dans une cause lorsqu'il amène sa conception de l'engagement :

« *Le véritable enjeu de toute réflexion sérieuse est la question : quelle sorte de personne vais-je devenir ? Quel moi est en train de se faire ? Je dirai que l'enjeu de tout sacrifice de soi est l'assertion irrévocable de ce qu'est le propre moi. (...) Les actes sacrificiels sont des archétypes témoins de notre passé et de signes balisant le chemin de ce qui peut être accompli dans la quête d'une nouvelle identité.* »

Bibliographie

Association Média-Tics. (2010), *Témoignage d'un Poilu. Journal de guerre du Père Richard Givre*, Média-Tics, Thizy.

Audouin-Rouzeau S. (1994), le Monde du 9 août 1994, « *La Grande Guerre vue par les écrivains* ».

Chevallier G. (2008), *La peur*, Le Dilettante, Paris.

Dargère C. (2012a), *Enfermement et discrimination. De la structure médico-sociale à l'institution stigmat*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble.

Dargère C. (2012b), *L'observation incognito en sociologie, Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, l'Harmattan, Paris.

Dargère C. (2011), *Je vous écris de mon hôpital... Destins croisés de six soldats ligériens blessés pendant la Grande Guerre*, L'Harmattan, Paris.

Dargère C. (2010), *Si ça vient à durer tout l'été... Lettres de Cyrille Ducruy, soldat écochois dans la tourmente 14-18*, L'Harmattan, Paris.

Herreros G. (2002), *Pour une sociologie d'intervention*, Érès, Ramonville-Saint-Agne.

Elias N. (1993), *Engagement et distanciation*, Fayard, Paris.

Elias N. (1991), *La société des individus*, Fayard, Paris.

Klochender G / Le Naour J-Y. (2008), *Cartes postales de poilus*, First, Paris.

- Mansuy E. (2001), *Carnet de guerre de Georges Curien, territorial vosgien*, Anovi, Parçay-sur-Vienne.
- Mauss M. (1997), *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris.
- Strauss A. (1992), *Miroirs et masques*, Métailié, Paris.
- Voisin A.R. (2007), *L'école des Poilus*, Cheminements, Paris.
- Weber M. (1995), *Economie et société*, Tome 1, Plon, Paris.